

# Naturalité

La lettre de **FORÊTS SAUVAGES**

n°17 - Mars 2017

## Edito

*Des Carpates roumaines à Yellowstone, en passant par le Parc National suisse, les situations sont contrastées. L'exploitation de forêts anciennes en Roumanie montre que rien n'est jamais définitivement gagné. Il n'en demeure pas moins que la protection sur le long terme, associé au principe de non intervention, comme à Yellowstone ou dans le Parc National suisse, a largement fait ses preuves : plus d'un siècle de recul en démontre le bien fondé. Avec, en prime, des informations très riches sur la fonctionnalité de ces écosystèmes. Il n'y a désormais aucune excuse pour ne pas étendre ces protections intégrales au plus grand nombre de territoires possibles.*

Gilbert Cochet

# Sommaire

## HAUTS FAITS

- Luc Hoffmann (1923-2016), un pionnier de la biodiversité forestière... /p. 3
- La Société Européenne de la Wilderness /p. 5

## EN DIRECT DU FRONT

- Destruction de forêts naturelles en Roumanie /p. 6

## «IF» LES INDIGNÉS DE LA FORÊT

- Morvan, la forêt sacrifiée /p. 7

## J'AI FAIT UN RÊVE

- Naturalité et économie /p. 8

## HAUTS LIEUX

- Le parc national de Yellowstone : la nature sauvage comme leçon d'écologie /p. 9

## PENSÉES SAUVAGES

- En inTerrelation /p. 14
- Chassez le naturel, le sauvage revient au galop ! /p. 15

## BLOC-NOTES

- Lu pour vous /p. 18
- À ne pas rater /p. 20
- Le bêtisier /p. 20

## NOUS AVONS BESOIN DE VOUS /p. 21



© B. Boisson

↑ Forêt dans le parc national du Mercantour.

## Naturalité

Lettre éditée par *Forêts Sauvages*  
4 rue André Laplace, 43000 Le Puy-en-Velay.

Courriel : [contact@forets-sauvages.fr](mailto:contact@forets-sauvages.fr)  
Site web : <http://www.forets-sauvages.fr>

Directeur de la publication : Gilbert Cochet.

Rédacteur en chef : Jean-Claude Génot.

Comité de rédaction : Pierre Athanaze, Bernard Boisson,  
Gilbert Cochet, Caroline Druesne, Jean-Claude Génot, Jean Poirot.

Conception graphique : Bertrand Dubois.

Remerciements à l'ensemble des auteurs et contributeurs  
dont Rémi Beau, Isabelle Beuniche et Philippe Lebreton.

Photo de couverture : Geysers à Yellowstone © J.C. Génot

Naturalité  
est optimisée pour  
être diffusée par voie  
électronique et lue  
à l'écran (Affichage  
/ Mode Plein écran),  
pour une empreinte  
papier minimale.

## Luc Hoffmann (1923-2016), un pionnier de la biodiversité forestière...

Le docteur Luc Hoffmann, à qui Forêts Sauvages souhaite rendre ici un très sincère et reconnaissant hommage, est mondialement connu comme le principal promoteur de la défense des Zones humides, de l'Andalousie à Ramsar en passant par sa chère Camargue, où il s'est éteint après 70 ans de présence. A une époque où les mots de biodiversité ou de naturalité étaient inconnus de tous, la protection de la nature était un objectif clairement identifiable, suffisamment motivant, avant d'être submergé par l'environnement, la bioconservation, voire la cogestion participative, étiquettes récupérables par les politiciens (dont ceux autoqualifiés d'écologistes) et les pollueurs (au sens large du qualificatif). Avec Luc Hoffmann, nous étions tous des « naturalistes », terme pas très éloigné de « naturalité », on en conviendra.

Malgré le titre de cet hommage, débutons par une zone humide, la Dombes où, en 1963, après l'assèchement du marais des Echets, la bataille est engagée en faveur des Hérons. L'actuel Parc des Oiseaux est alors

considéré comme « mesure compensatoire », avec une *Réserve zoologique et botanique* adjacente, mais les hérons n'en font pas partie. Pourtant, un bois de 3 ha, tout proche mais sur la rive opposée de la Chalaronne, abrite la dernière colonie du Héron cendré, dont subsistait moins de 30 couples nicheurs. Pour obtenir la maîtrise de cette chênaie, je rédige un dossier *Ardéidombes* soumise au Conseil Général de l'Ain, appuyé par Charles Vaucher, autre naturaliste suisse, bien connu en Dombes par son album photographique *Oiseaux du Marais* (1953) et ses relations avec l'élite du monde cynégétique. Puis je me tourne vers Luc Hoffmann (qui me connaît depuis plusieurs années, m'ayant accueilli à diverses reprises à la Tour-du-Valat) pour lui demander son appui, auquel il répond en apportant non seulement son prestige, mais un don de 5 000 F. Le bois fut acquis et les hérons ont depuis nettement comblé leur handicap en Dombes (un peu trop au goût de certains...).

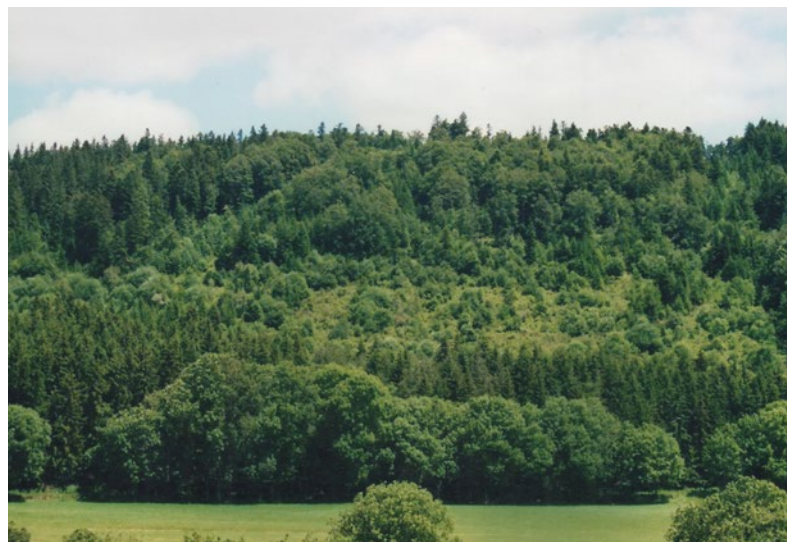
Trente ans plus tard, en Haute-Loire, un scénario forestier permet de décrire les acteurs en cause de la

France rurale : le marchand de biens jouant des fantasmes induits par Natura 2000 ; le propriétaire naïf qui n'a pas compris que le bois ne paie plus la forêt ; la DDAF avec une ingénieure aussi suffisante (et même menaçante) qu'insuffisante (le Douglas, vous dis-je) ; les « écolos » (de Nature Haute-Loire au WWF-France) ; le fonctionnaire soucieux de l'intérêt général (au ministère de l'Agriculture et de la Forêt), qui entre dans le jeu « à titre tout à fait dérogatoire » pour une « *une opération pilote exemplaire* » ; et la Nature elle-même qui, par le mécanisme du réchauffement climatique et la grande canicule d'août 2003, ramène tous les compteurs à zéro en induisant une « génération naturelle spontanée » ! Quid de Luc Hoffmann, alors président du WWF-France (au CA duquel je siége à ses côtés) ? Sur le projet global de régénération assistée, il apporte 40% du financement nécessaire (30 000 F d'achat + 70 000 F de travaux), emportant l'assentiment général. Aujourd'hui, l'évolution et l'aspect de cette parcelle de 4,9 ha, dominée par les feuillus, satisfont les habitants d'Allègre, en vue directe de ce flanc ouest du volcan du Mont-Bar ; la commune a mis en œuvre un Plan de maîtrise foncière paysagère (surface de défrichement désormais restreinte à 0,5 ha d'un seul tenant) et vient de faire procéder, en aval de la parcelle, à l'éradication d'un boisement d'épicéas réalisé dans les années 1950 grâce au FFN.



↑  
Parcelle du Mont-Bar,  
vue depuis le bourg  
d'Allègre, en juin  
2002 et juin 2009.

Restons en Haute-Loire, plus à l'ouest, dans les gorges du Haut-Allier. Forêts Sauvages existe depuis 2007, ce qui a changé la donne et l'ampleur des actions, vu la valeur naturaliste des sites, leur difficulté d'accès et, surtout, la connaissance du terrain (naturel et humain) et le dynamisme de Philippe Cochet. Cette situation locale a une histoire puisque, suite à la saga de « Loire Vivante », des terrains ont déjà été maîtrisés (programme LIFE Loire-Nature), dont la Fédération Nature Haute-Loire est le maître d'ouvrage de la mesure haut bassin de l'Allier que l'association a créée et assure la gestion du foncier maîtrisé. Une forêt très intéressante de 80 ha est repérée par Philippe Cochet, signalée au WWF-France et à Luc Hoffmann, car l'affaire n'est pas mince et un double montage est nécessaire à l'achat. Dans un premier temps, Luc Hoffmann accorde 100 000 €



(Fondation MAVA) à Forêts Sauvages, sous condition d'un engagement égal du WWF-France, assorti d'une structure de copropriété ou de cogestion. L'acte d'achat est signé le 26 novembre 2010 et une convention est passée le 15 juillet 2014, qui fait du WWF-France le propriétaire foncier (d'où certains soucis épargnés à Forêts Sauvages, un glissement de terrain avec un très sérieux impact ferroviaire le prouvera...). Forêts Sauvages est le gestionnaire des boisements ; de manière consensuelle et pragmatique, Philippe Cochet est désigné comme conservateur. Une récompense a été déjà apportée par l'observation du chat sauvage, espèce forestière écologiquement exigeante.

Cette histoire de « mécénat forestier », inscrite sur un demi-siècle, est moins connue que tant d'autres

actions réalisées par Luc Hoffmann. La respectueuse amitié progressivement nouée avec cet aîné de 10 ans m'a permis d'approcher et de comprendre un homme discret, réservé voire timide, mais d'une parfaite conviction, d'une grande sincérité et d'une totale fiabilité. Surprenante de la part d'une personne à priori plus proche de la « jet-society » que de la fréquentation du « peuple naturaliste » ou de la société civile, soulignons sa simplicité (au meilleur sens du terme, celle d'un dépassement personnel) :

ses quatre enfants n'ont-ils pas suivi l'école primaire ouverte à la Tour-du-Valat pour l'ensemble des chercheurs et des personnels ! A cette personnalité exemplaire, Forêts Sauvages souhaite rendre un modeste mais permanent hommage, en proposant à nos collègues du WWF-France de baptiser et pérenniser la forêt de 80 ha, protégée grâce à notre action concertée. La « Forêt Luc Hoffmann » illustrera ainsi une étape dans une meilleure compréhension de la nature, difficile mais incontournable mutation spirituelle et matérielle de notre société, dans le sens de l'intérêt général. ■

**Philippe Lebreton**

## La Société Européenne de la Wilderness

Créée en 2014, la Société Européenne de la Wilderness (SEW) a remplacé la Fondation PAN Parks dont le directeur est devenu le président de cette nouvelle organisation. Dans le numéro 1 du Journal européen de la *wilderness* qu'elle publie, la SEW s'appuie sur la vision pour une Europe plus sauvage définie lors du congrès mondial WILD10 de 2013 (voir Naturalité n°13 de février 2014). Ses objectifs sont d'identifier des aires de haute naturalité en Europe, de promouvoir leur création et de les assister dans leur gestion, d'augmenter les aires de haute naturalité (avec un objectif ambitieux de 5%) pour équilibrer l'empreinte humaine sur notre continent et inspirer aux européens le respect des lieux sauvages. La SEW a adopté un programme d'action pour la période 2015-2020 comprenant les projets suivants : établir un système de certification pour la *wilderness* européenne et faire l'audit pour cette certification de 20 aires de *wilderness* (6 ont été réalisées sur 65 prévues concernant des parcs nationaux et des réserves naturelles), mettre en œuvre un réseau pan-européen de corridors écologiques pour permettre la connexion des paysages naturels européens de la côte Atlantique à la Mer Noire et du cercle Arctique à la Méditerranée,

organiser annuellement une conférence sur les grands prédateurs, améliorer la coexistence avec les grands prédateurs et favoriser leur retour, développer des critères de naturalité pour les rivières sauvages et leur bassin versant mis en œuvre en étroite collaboration avec les structures et associations concernées, éduquer les scolaires aux valeurs de la nature sauvage à l'image d'un programme développé avec le parc national autrichien des Hohe Tauern pour les écoles primaires sur les grands prédateurs, organiser annuellement les journées de la *wilderness* européenne, soutenir le réseau des hêtraies européennes dans les domaines de la recherche et de la conservation, organiser des résidences d'artistes pour promouvoir la nature sauvage, participer avec d'autres acteurs au lancement d'un projet Erasmus de formation d'adultes à un enseignement sur la nature sauvage et enfin identifier les aires de haute naturalité qui peuvent être protégées par location ou par acquisition. ■

Jean-Claude Génot

Pour recevoir la lettre d'information de la SEW :  
[newsletter@wilderness-society.org](mailto:newsletter@wilderness-society.org)



## Destruction de forêts naturelles en Roumanie

La Société Européenne de la Wilderness (SEW) vient de publier le rapport du professeur Hans Dieter Knapp sur les coupes rases pratiquées dans les vieilles forêts roumaines à forte naturalité. En particulier les hêtraies dont la Roumanie possède le plus grand réservoir en Europe. D'ailleurs ce pays contribue le plus à la liste des hêtraies figurant au Patrimoine Mondial de l'UNESCO.

Les forêts détruites ou menacées sont les forêts de Sinca situées dans un site Natura 2000 des Monts Fagaras. Il en est de même des forêts situées dans la vallée de Arpasu toujours dans les Fagaras.

Pour prendre la mesure du patrimoine écologique exceptionnel de ces forêts : le plus vieux hêtre a 480 ans, le plus haut mesure 58 m. Le volume le plus élevé est de 1 588 m<sup>3</sup>/ha (27% de ce volume est du bois mort). Plus grave encore, les coupes rases pratiquées dans le parc national de Piatra Craiului désigné en 1990 ou encore dans le parc national de Cozia désigné en 2000.

D'autres forêts sont concernées dans les Monts Cindrel au sud-ouest de Sibiu, dans la vallée Sadu au sud de Sibiu, au nord de Viscri en Transylvanie et dans la vallée de Olt dans le sud des Carpates.

Ces coupes sont légales et se sont intensifiées depuis l'entrée de la Roumanie dans l'Union Européenne en 2007 et l'ouverture de l'économie nationale au marché mondial. La version roumaine du « produire plus » français mène à un saccage des plus belles vieilles forêts d'Europe, sans tenir compte du statut de parc national ou de la présence d'un site d'intérêt communautaire. La situation est encore plus intolérable à cause de coupes illégales au profit de compagnie forestière européenne via des groupes mafieux avec la complicité de politiciens locaux corrompus. Des actions en justice sont



↑ Réserve intégrale de la Nera (Roumanie).

en cours et la SEW diffuse un film tourné à ce sujet sur son site. Il est légitime que la Roumanie exploite ses forêts mais les coupes rases pratiquées en montagne relève d'un non sens écologique et économique à moyen et long terme. Quant à couper des forêts pluri séculaires pour en faire des plaquettes, c'est un peu comme utiliser les pierres d'une cathédrale pour bâtir un parking. ■

Jean-Claude Génot

## Morvan, la forêt sacrifiée



↑ Coupe rase et vue sur Bibracte.

Le Morvan, exception granitique au cœur de la Bourgogne et contrefort du Massif Central, constitue l'un des plus importants massifs forestiers de Bourgogne (environ 100.000 ha). Cette forêt atypique, dont une partie est bien antérieure aux gaulois, historiquement morcelée entre petits propriétaires, n'a jamais connu les grands aménagements du propriétaire ecclésiastique ou seigneurial. Seule richesse naturelle d'une

contrée difficile, la forêt a été conduite en taillis sur-exploités, avec très peu de réserves futaies, essentiellement pour alimenter l'essor industriel du bassin parisien au XIX<sup>e</sup> siècle, et ce jusqu'à l'avènement des énergies fossiles.

Oubliée pendant près d'un siècle et redécouverte après la dernière guerre, la forêt du Morvan ne séduit pas avec ses feuillus anarchiques, vieillissants, assez peu dans la norme industrielle. Les sirènes du Fond Forestier National, censé au départ recycler les déprises agricoles, attireront les investisseurs qui vont profiter d'un foncier très accessible financièrement, et mal défendu par une population en plein exode rural. Une première vague d'enrésinement remplace près de la moitié du massif forestier feuillu par des plantations mono-spécifiques de résineux introduits, essentiellement du Douglas, conduites en révolutions courtes.

On aurait pu espérer, avec le recul que devraient nous inspirer les dérèglements climatiques, que la politique forestière actuelle mettrait cet extractivisme forcé en balance avec des enjeux plus vitaux, comme la préservation de la ressource en eau ou les impacts carbone. On aurait pu redécouvrir cette richesse patrimoniale qu'est la forêt feuillue du Morvan : la biodiversité des plaines entre ici en synergie avec celle des petites montagnes, le sol est riche des équilibres accumulés depuis plusieurs siècles. Tout ceci aurait dû militer pour une sylviculture douce, respectueuse, proche de la nature.

En réalité, en réponse aux fortes pressions économiques, notamment liées au bois énergie, on pourchasse la forêt ancienne jusque dans les zones humides. Une deuxième vague de coupes rases nous apporte une sylviculture prétendue d'avenir, qui substitue aux équilibres millénaires des essences de rendement supposées mieux adaptées, et une gestion industrielle qui formate la forêt à l'industrie, avec pour seul objectif la rentabilité de court terme.

Ces orientations détruisent, transformation après transformation, un patrimoine forestier dont la richesse et la diversité étaient probablement le meilleur gage d'adaptabilité face aux événements climatiques, et aussi notre meilleur atout pour tamponner leurs effets.

Le comble est que cette forêt se situe en grande partie dans le Parc Naturel Régional du Morvan, qui par impuissance ou manque de volonté politique, a échoué à protéger son patrimoine forestier.

Face à cette évidence de nombreux citoyens s'organisent en associations pour protéger leur bien commun : la forêt. Ils militent pour l'interdiction des coupes rases et pour une gestion forestière qui respecte les sols, les paysages et la biodiversité.

La forêt nous protège, protégeons la ! ■

Isabelle Beuniche

J'ai fait  
un rêve...

## Naturalité et économie

La nature sauvage apparaît pour beaucoup comme un manque à gagner. Et pourtant, grâce à une toute nouvelle approche culturelle, les espèces sauvages deviennent de véritables facteurs de développement. En effet, un nombre de plus en plus important de touristes est prêt à se déplacer et à payer pour des rencontres avec des animaux libres et sauvages. Ce bouleversement, même si l'aspect financier est critiquable pour le puriste, est probablement à l'origine de la protection de groupe entier. Ainsi, l'économie liée à l'observation des baleines justifie leur protection. Et ce n'est pas rien. En 2008, l'observation des cétacés a concerné 13 millions de touristes avec plus de 2 milliards de dollars de retombées économiques pour une seule année.

Les exemples de cette nouvelle « économie » sont nombreux et les retombées financières sont toujours positives et très importantes. La raison en est très simple : il n'y a pas de frais de fonctionnement ! En effet, la faune sauvage n'a pas besoin de vétérinaire, de berger, d'éleveur... Le seul fonctionnement est le fonctionnement naturel et il est gratuit ! Quand on a besoin de rien dépenser, on est obligé de gagner !

Et pour cette économie de l'observation de la vie sauvage, notre pays est très bien placé. Une grande superficie et des paysages très variés font de la France le véritable pays de la biodiversité en Europe. Ainsi, alors qu'au Royaume Uni, il existe 207 espèces d'oiseaux nicheurs, la France en héberge 305 ! Les ornithologues anglais sont plus d'un million. Il est clair que notre avifaune, pour peu qu'elle soit abondante et peu farouche, peut être à l'origine d'un écotourisme rentable économiquement.

On en vient à se poser la question des choix face à la présence de nos trois grands prédateurs et notamment du loup. Il est très probable qu'une approche économique montrerait que le tourisme lié au pistage et à l'observation des loups est beaucoup plus rentable que les élevages subventionnés, notamment en montagne. Quant à ceux qui craignent pour la disparition des milieux ouverts, qu'ils visitent le Parc National suisse où les ongulés sauvages, et notamment les cerfs, en densité naturelle, maintiennent des sites riches en orchidées et papillons. L'expérience devrait pouvoir être osée au moins au niveau des parcs nationaux et des réserves naturelles de nos montagnes. Un exemple chiffré fait



réfléchir : en Espagne, dans les Asturies, le tourisme écologique, lié à la présence du loup, rapporte 15 à 20 fois plus que les licences de chasse.

En somme, que ce soit pour les baleines, les oiseaux ou les loups, la vie sauvage, abondante, variée, libre et protégée rapporte toujours plus que sa destruction ! ■

Gilbert Cochet

# Le parc national de Yellowstone : la nature sauvage comme leçon d'écologie

.....



Dans la lettre n°15, le Parc national de Yellowstone (PNY) a fait l'objet d'une présentation générale de l'écosystème. Il est proposé cette fois de voir en quoi ce site unique au monde est riche d'enseignement pour l'écologie. Ce haut plateau de plus de 2000 m, entouré de montagnes d'environ 3000 m, n'est autre que la caldeira d'un volcan qui sommeille sous ce vaste espace des montagnes rocheuses, situé entre le Wyoming (la plus grande part du PNY), l'Idaho et le Montana. Cette caldeira de 1600 km<sup>2</sup> résulte d'un effondrement du cratère d'un super volcan avec une chambre magmatique la plus grande du monde. Lors de sa dernière éruption importante il y a 640 000 ans, les cendres ont recouvert une grande partie des Etats-Unis actuels. On voit aujourd'hui les traces de ces éruptions dans les roches volcaniques comme l'obsidienne (omniprésente sur les rives du lac Shoshone), la rhyolite ou l'andésite, sans oublier les orgues basaltiques >>>

← Effets de la géothermie sur une forêt.

visibles sur certaines falaises ou encore des arbres pétrifiés comme ce sequoia enterré sous les cendres volcaniques il y a 45 à 50 millions d'années, situé à 2,4 km de Tower Roosevelt. Avec un tel volcan rien d'étonnant à ce que ce Parc rassemble 10 000 phénomènes géothermiques dont 300 geysers (celui d'Old Faithful peut cracher des jets d'eau de 60 m de haut), des fumerolles ou puits de vapeur, des sources chaudes où l'eau n'est pas assez contrainte pour former des geysers et dont les couleurs magnifiques sont dues à la réfraction de la lumière sur les particules minérales en suspension et les microorganismes vivant dans les eaux chaudes (bactéries, algues, champignons, protozoaires), des marmites de boue où l'acide sulfurique dissout la roche en argile qui se mélange avec les eaux souterraines pour former de la boue et des terrasses de travertin (carbonate de calcium) spectaculaires comme à Mammoth Hot Springs. C'est encore l'activité géothermique qui explique l'origine du nom du Parc. En effet « la roche jaune » vient de l'altération hydrothermale du fer dans les roches (et pas du soufre comme on pourrait le penser). On peut observer ces roches jaunes dans le magnifique canyon de la rivière Yellowstone. La terre bouge en permanence (1 000 à 3 000 secousses par an) mais avec une faible amplitude.

Le dernier gros tremblement de terre date de 1959 et fit 28 victimes. Rien n'est permanent dans le relief du PNY, puisque des geysers peuvent apparaître tandis que d'autres disparaissent, des pans de montagne dégagent de l'anhydride sulfurique et des dépôts siliceux ou carbonatés qui modifient la topographie des lieux, les acides tuent les arbres, bref le super volcan est un des grands architectes de ce vaste espace naturel. De plus ils conditionnent la vie de nombreux animaux notamment en hiver. Les glaciers de près d'un demi-kilomètre d'épaisseur ont eux aussi contribué à modeler le relief et permis à de nombreux lacs de se constituer. Dans le nord du Parc, les bras des glaciers ont laissé ça et là des rochers solitaires comme sur le plateau de Blacktail. Ainsi glaciers et volcan nous montrent qu'ici le changement est constant mais à des échelles spatio-temporelles variables selon les phénomènes, ce qui montre que la nature est un mélange de permanence et de changements et que les hommes ne perçoivent ces phénomènes qu'à l'échelle de leur courte durée de vie. Le dernier changement majeur dont on voit partout les traces dans le PNY est l'impact des incendies de 1988. Ce changement se situe à la vaste échelle du paysage puisque 322 000 ha de forêts ont brûlé (36% du PNY). Les forêts ont accumulé



© J.C. Génot

↑ L'incendie de 1988 a créé de grandes trouées.

de grosses quantités de bois mort à cause d'importants volumes de bois renversés par une tempête quatre années plus tôt. Les vents sont fréquents et parfois violents sur ce haut plateau. L'été 1988 fut un des plus secs jamais enregistré depuis la création du Parc et la foudre a provoqué le départ des feux. Le vent a fait le reste puisque certains feux ont avancé de 3 km en une heure. Malgré les efforts des pompiers, ce grand incendie n'a été véri-

tablement éteint que grâce aux chutes de neige intervenues en septembre de la même année. Où que le regard porte, il y a toujours un pan de montagne envahi par la régénération naturelle des pins tordus (*Pinus contorta*) surplombés des troncs brûlés, blanchis par les éléments. Quand on parcourt ces zones incendiées, on voit d'importants volumes de bois mort sur pied ou au sol pour le plus grand plaisir des pics (*Sphyrapicus thyroides*, >>>

*Picoides tridactylus*) mais aussi pour le très joli oiseau bleu de montagne (*Sialia currucoides*) qui niche dans les trous creusés par les pics. La forêt du PNY est une forêt boréale pour qui le feu est un moteur de la sylvigenèse. Le feu permet de « contrôler » certaines maladies et insectes phytophages, il fertilise le sol avec ses cendres, il crée des ouvertures dans l'épais manteau forestier et surtout il permet de libérer les graines contenues dans les cônes de pin recouverts d'une résine que le feu fait fondre. Si les feux ne sont pas trop violents, la forêt repousse à peu près partout, notamment grâce à la banque de graines contenue dans le sol. Mais dans le cas de cet énorme incendie de 1988, le « combustible » au sol était si important et le feu si intense que de nombreuses graines et racines situées sous terre ont été détruites alors qu'elles sont normalement protégées. C'est pourquoi plus de 25 ans après l'incendie, certains versants ne sont toujours pas colonisés par les jeunes pins mais par des graminées, voire en forte pente la roche est mise à nue. Evidemment les ongulés sauvages mettent à profit ces nouveaux pâturages ainsi que les ours noirs en quête de bulbes, de plantes herbacées et de racines au printemps. Le tétras obscur (*Dendragapus obscurus*) fréquente également ces zones dégagées par les feux à la

recherche d'insectes mais à condition de ne jamais trop s'éloigner de la forêt pour s'y réfugier. Le PNY a été modelé par les glaciers, il l'est toujours par le volcanisme et il peut être encore façonné par le feu. Mais qu'en est-il du climat considéré comme très rude ? La pluviométrie annuelle varie aux extrêmes de 300 mm dans le nord du Parc à 2000 mm au sud-ouest. Il règne donc un climat aride dans la partie septentrionale

du PNY, avec un paysage ouvert dominé par des prairies à armoise (*Artemisia tridentata*). Mais il suffit de parcourir ce secteur du Parc pour se rendre compte que l'absence d'arbres ne doit rien au climat plus aride comme en témoignent certains enclos où poussent de nombreux trembles mais bien plutôt aux populations d'herbivores, à savoir cerfs et bisons (les bisons qui avaient presque disparu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont vu

leurs population se reconstituer grâce à un élevage en captivité effectué dans le PNY de 1907 à 1952), qui comptent à Yellowstone leurs plus gros effectifs des Etats-Unis. Dans la partie nord du PNY le tremble a fortement régressé par l'abrutissement des cerfs et l'écorçage des bisons. Dans les vallées, les rivières comme la Lamar sont dénuées de saules et de trembles, ce qui a entraîné des effets en cascade, à savoir un recul >>>



→  
La vallée  
Lamar  
dénuée de  
saules et de  
trembles.



© J.C. Génot

↑ Les rivières façonnent les habitats par l'accumulation du bois mort.

du castor, une déstabilisation des berges et la disparition des frayères de certains poissons. C'est cette situation qui a conduit les biologistes du Parc à proposer le retour du loup en 1995 et 1996. Mais bien avant que cette densité d'herbivores n'augmente grâce à la protection du Parc au point de limiter le développement des arbres, les prairies à armoise ont pu avoir pour origine lointaine les feux pratiqués par les amérindiens.

Un autre exemple d'élément façonnant les écosystèmes est la réintroduction du loup dans le PNY. Le loup, grand prédateur, a entraîné de profonds changements dans tout l'écosystème de Yellowstone. D'abord il a réduit fortement les densités du coyote, un concurrent pour certaines proies. Le loup exerce une régulation de ce méso prédateur sans consommation, ce qui a permis aux proies du coyote, oiseaux et petits

mammifères, de se rétablir ainsi que les populations de leurs autres prédateurs (rapaces, renard). Mais c'est surtout leurs proies favorites, cerfs et bisons, que les loups ont le plus influencé. Les loups s'attaquent préférentiellement aux cerfs qui sont plus vulnérables que les bisons. Parmi les cerfs ou wapitis, les loups tuent plus facilement les jeunes et les individus âgés car les adultes peuvent leur infliger des blessures en se défendant. Mais les loups peuvent aussi tuer des bisons, de préférence des jeunes, notamment en fin d'hiver quand les cervidés sont en meilleur état physiologique. Il s'agit d'animaux affaiblis par le manque de nourriture. Si le cerf peut se défendre individuellement, les bisons peuvent venir en aide à un des leurs attaqué par les loups. Pour les cerfs comme pour les bisons, la fuite est un moyen de se défendre. C'est là que les conditions hivernales sont capitales dans la relation entre le prédateur et ses proies. En effet, quand la neige est profonde et qu'elle dure longtemps, cerfs et bisons sont beaucoup plus vulnérables aux attaques des loups. Avant le retour des loups, la mortalité hivernale des cerfs et des bisons était uniquement liée au manque de nourriture. Depuis leur retour, les loups tuent des animaux affaiblis mais aussi des individus en pleine forme qui

sont piégés dans la neige profonde ou dans des rivières lors de leur fuite. Pour faire face à cette nouvelle menace, les cerfs se regroupent et se déplacent sur de plus grandes zones. Mais la taille de leurs groupes dépend également de l'enneigement. Pour les cerfs, la vie tranquille est terminée. Il faut veiller, bouger, fuir et se défendre. Il leur faut minimiser le risque de prédation et maximiser l'apport de nourriture. Mais finalement les cerfs n'ont pas changé le type d'habitat qu'ils aiment fréquenter, à savoir les zones géothermales avec une nourriture plus abondante et de meilleure qualité.

Pour le loup lui-même, la vie à Yellowstone n'est pas un long fleuve tranquille et ses populations sont soumises à des fluctuations depuis son retour. Ainsi l'effectif d'origine est de 31 loups relâchés entre 1995 et 1996. La population est montée à 174 individus en 2003 puis elle est redescendue à moins de 100 aujourd'hui. Ce changement est rapide comme le montre la situation dans la zone de la tête de bassin de Madison bien étudiée par les biologistes : 5 loups pour 1 meute en 1997, 45 loups pour 4 meutes en 2004 et 16 loups pour 2 meutes en 2006. Aucune meute ne reste stable bien longtemps, ainsi la meute de la Lamar vallée qui fut la première installée >>>

après la réintroduction et a compté près d'une dizaine d'individus n'en compte plus que 3 en 2016 (communication orale de Doug MacLaughlin). Parmi les causes de régression des loups dans le PNY : la diminution des cerfs due à la prédation mais aussi leur déplacement hors du Parc, l'émigration des loups vers d'autres territoires et la concurrence intra spécifique très forte entre les meutes qui conduit à des combats mor-

tels entre adultes voire à l'élimination des jeunes par des adultes d'une meute adverse. Cette concurrence est d'autant plus forte que le nombre de proies diminue. Parmi les autres causes de mortalité : les blessures mortelles infligées par les cerfs (il n'est pas rare de retrouver des loups noyés pour avoir tenté d'attaquer un cerf dans une rivière), le braconnage en dehors du Parc et certaines maladies comme la gale, la maladie de Carré et le

parvovirus canin. Le changement est constant et même certaines lois écologiques sont remises en cause à Yellowstone. Ainsi dans la zone de la tête de bassin de Madison, les loups ont provoqué une baisse de l'abondance des cerfs de 60 à 70%. Alors que le déclin des cerfs était significatif, les loups ont continué à tuer une proportion plus grande de cerfs. Or la relation prédateur-proie, dépendante de la densité, aurait dû conduire les loups à un phénomène de régulation ou à un report sur une autre proie comme le bison, mais ce dernier est bien moins vulnérable que le cerf. Ce qui s'est passé à Madison laisse à penser aux biologistes que le cerf pourrait être entièrement éliminé de cette zone par les loups. L'absence de migration des cerfs dans cette zone pourrait être liée à des causes anthropiques à l'extérieur du Parc. Autre effet en cascade provoqué par les loups, les carcasses abandonnées nourrissent des rapaces, des corvidés, des renards et des grizzlys. Ces derniers ont vu des sources de nourriture se tarir comme les cônes du pin à écorce blanche (*Pinus albicaulis*), victime d'insectes, ou encore les truites indigènes du lac Yellowstone éliminées par une truite exotique introduite en 1994 et qui se reproduit dans les eaux profondes du lac et non pas dans les rivières comme la

truite locale, plus facile alors à être capturée par ses prédateurs. Les grizzlys ont également reporté leur prédation sur les faons de cerfs au printemps au lieu des truites en fort déclin. Cela renforce la réduction des populations de cerfs, déjà victimes des loups, par la mortalité de leurs faons. On ne soulignera jamais assez l'apport fondamental des connaissances acquises sur l'écologie des vastes zones en libre évolution. ■

Jean-Claude Génot\*

↓ L'antilope, l'animal le plus rapide du continent américain.



© J.C. Génot

#### BIBLIOGRAPHIE

Garrott Robert A., White P.J. & Watson Fred G.R. 2012. The Ecology of Large Mammals in Central Yellowstone. Sixteen Years of Integrated Field Studies. Volume 3 in the Academic Series. 693 p.

Wallace David Rains. 2008. Yellowstone. Official National Park Handbook. 127 p.

Grand Teton National Parks and Jackson Hole. A great Destination. Explorer's Guides. 239 p.

\* L'auteur a séjourné dans le PNY 12 jours en fin d'été 2014 et 10 jours début mai 2016.

## En inTerrelation

*« Notre peuple en sortira diminué si jamais nous permettons la destruction des dernières étendues sauvages. Nous avons simplement besoin que ce pays sauvage nous soit accessible, même si nous ne faisons jamais rien d'autre que de rouler jusqu'à sa bordure pour en contempler l'intérieur. Car ce peut être un moyen de nous rassurer quant à notre santé mentale, un élément d'une géographie de l'espoir. »*

Wallace Stegner



→  
Forêt de Fontainebleau.

# Chassez le naturel, le sauvage revient au galop !

.....



Depuis quelques années, les débats dans le champ de la réflexion sur la protection de la nature font la part belle à ce que l'on pourrait désigner comme une rhétorique du basculement. L'entrée dans le nouveau millénaire n'est bien sûr pas étrangère à cela, mais nous pouvons aussi repérer des raisons plus structurelles d'un tel phénomène. Si les publications s'interrogeant sur les façons de repenser la conservation au XXI<sup>e</sup> siècle, dont les titres résonnent comme autant de variations sur le même thème, se sont multipliées, c'est bien, en effet, aussi parce que quelque chose comme un basculement qui concernerait l'environnement naturel à son niveau le plus global, celui de la planète, serait en train de s'opérer. De quoi s'agit-il ? Tout simplement de la disparition de la nature consécutive au développement de l'espèce humaine. Rien de très neuf, pourrait-on objecter. Dès les années 1970, des voix s'élèvent et annoncent cette disparition<sup>1</sup>. Toutefois, ce grand récit s'éclaire désormais à la lumière d'une autre narration qui tout en le reformulant lui donne force

et visibilité. Ce nouveau récit est celui de notre entrée dans une nouvelle ère géologique, l'anthropocène<sup>2</sup>. Face au constat de la pression qu'exerce sur les grands cycles bio-géochimiques de la planète, une humanité hissée au rang de force géologique prédominante, nous n'aurions plus d'autre choix que de reconnaître la vérité de la thèse de la fin de la nature. Nous basculerions bien, de ce point de vue, dans un âge nouveau de notre histoire commune avec la Terre, entraînant avec nous l'ensemble de nos compagnons holocéniques.

## Faut-il penser l'après nature ?

Le vertige anthropocénique illustré par l'image de l'humanité pilotant désormais le vaisseau Terre n'a pas manqué d'ébranler le monde de la conservation de la nature. Comment « conserver » dans un monde dans lequel la référence à une nature qu'il faudrait protéger des actions humaines ne fait plus sens ? Faut-il penser l'« après-nature » ? Schématiquement, deux positions opposées s'affrontent. La pre- >>>

mière, portée par les « anthropocéniques » ou autres « écomodernistes », consiste à se réjouir d'un tel événement et à appeler l'homme à endosser la responsabilité qui est désormais la sienne de façonner un monde humainement et écologiquement meilleur<sup>3</sup>. Dans une telle optique, il va sans dire qu'il faut dépasser un modèle de conservation fondé sur l'idée de préserver la nature sauvage et même tout simplement abandonner jusqu'à l'emploi du terme même de nature, jugée dorénavant obsolète. « Hybris ! », dénoncent les critiques de la thèse anthropocénique, qui n'y voient qu'un nouvel avatar hypermoderne du rêve prométhéen. Au grand récit de la maîtrise achevée de la nature par les hommes, ils opposent que la nature existe toujours dans de larges territoires de la planète, tout en reconnaissant sa situation éminemment fragile face au déploiement mondialisé des activités humaines. Contre les promoteurs du bon anthropocène, ils appellent à resserrer les rangs au sein du courant de la conservation afin de préserver ces espaces voués à la nature sauvage comme autant d'îlots holocéniques<sup>4</sup>. Mais ces deux positions n'épuisent pas la diversité des propositions établies pour le futur de la conservation. Partageant la thèse de l'obsolescence du modèle préservationniste, certains auteurs n'en défendent pas moins l'idée

que nous pouvons sauver la nature dans un monde « non-sauvage<sup>5</sup> ». D'autres se déclarent lassés d'occuper simplement une position défensive dans la lutte pour la protection de la nature et plaident pour un préservationnisme plus volontariste et plus interventionniste, qu'incarnent de façon paradigmatique les expérimentations de *Pleistocene rewilding*<sup>6</sup>. D'autres enfin, sans nier l'importance des espaces de nature encore préservés, soulignent que sur les terres qui portent bien, quant à elles, la trace des activités humaines, nous pouvons observer le retour du sauvage, retour d'une nature incontrôlée ou férale<sup>7</sup> qui vient perturber le paysage bien ordonné de l'anthropocène.

Voilà au fond une diversité réjouissante et un débat bien vivant à propos d'une nature supposée morte ! Cependant, il faut reconnaître également qu'une certaine confusion règne au sein de ce débat et qu'il n'est pas toujours évident d'identifier les options théoriques et pratiques défendues par chacun. S'il en est ainsi, c'est que la thèse anthropocénique agit sur le monde de la conservation comme un champ de force polarisé entre le naturel et l'artificiel, qui tend à désorganiser les lignes de partage qui l'avaient progressivement structuré dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui explique >>>



que des auteurs qui défendent des positions relativement similaires puissent donner à leurs ouvrages respectifs des titres qui présentent une symétrie inverse frappante : *Rambunctious Garden: Saving Nature in a Post-Wild World*<sup>8</sup> / *Wildlife in the Anthropocene: Conservation after Nature*<sup>9</sup>. Sauvez la nature ou le sauvage ou, dans la confusion, crier au sauve-qui-peut ?

### Naturalité et sauvage

Dans un tel contexte, il nous semble ainsi important de redessiner ces lignes de partage, en particulier celles définissant respectivement les directions de la naturalité et du sauvage, qui sans s'opposer ouvrent néanmoins un espace dans lequel peuvent s'inscrire des trajectoires évolutives différentes. Revenons donc à ces définitions : la naturalité renvoie à l'absence de contrôle humain délibéré ou d'action intentionnelle humaine dans un espace, tandis que le terme de sauvage désigne des processus naturels spontanés et autonomes. S'en tenir à ces définitions qui se réfèrent toutes deux à des processus nous semble préférable, car c'est précisément lorsqu'elles sont étendues pour désigner les espaces sur lesquels ceux-ci se déroulent que la distinction perd de sa clarté<sup>10</sup>. Comment distinguer, en effet, entre espaces sauvages et espaces de

naturalité ? On peut inscrire ces espaces dans un continuum qui part des espaces profondément modifiés par les hommes, passe par les espaces sauvages pour arriver enfin aux espaces de haute naturalité. C'est le choix retenu dans le cadre de l'initiative européenne en faveur de la *wilderness*<sup>11</sup>. Mais si ce choix est sans aucun doute pertinent dans une stratégie de conservation, il ne rend pas entièrement compte de la différence de dynamique processuelle qu'indiquent les références respectives au sauvage et à la naturalité. Plaçant le sauvage sur le chemin de la naturalité, il le réinscrit dans une échelle où la valeur progresse à mesure que la présence humaine diminue. Or, ce que les définitions précédentes des deux termes nous permet de comprendre, c'est précisément que les continuums d'ensauvagement et de naturalité ne se superposent pas. Un espace peut s'ensauvager, voir le retour, l'apparition ou la multiplication de processus naturels autonomes et spontanés, sans à proprement parler se naturaliser, c'est-à-dire sans voir les hommes le désert.

La naturalité et le sauvage renvoient, en définitive, tous deux à l'idée d'autonomie de la nature, mais la première la conçoit comme une indépendance tandis que le second la pense au sein d'une « interdépendance équilibrée »<sup>12</sup>. La première

cherche à garantir la possibilité de la coexistence, quand le second indique la direction d'un idéal de cohabitation entre les hommes et la nature. S'il n'y a aucune raison de vouloir opposer l'une à l'autre, il n'y en a pas davantage de rabattre l'un sur l'autre. Tenir une distinction constructive entre naturalité et sauvage permet, au contraire, de battre en brèche par deux fois la thèse de l'Anthropocène, en soutenant qu'il ne met fin, ni à la nature, ni au monde sauvage. ■

Rémi Beau

Université Paris Ouest Nanterre La Défense  
Laboratoire Sophiapol



© B. Boisson

<sup>1</sup> Bill McKibben, *The End of Nature* (New York: Random House Trade Paperbacks, 2006).

<sup>2</sup> Bonneuil Christophe et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène : La Terre, l'histoire et nous* (Seuil, 2013).

<sup>3</sup> Voir, par exemple, « Conservation in the Anthropocene », *An ECOMODERNIST MANIFESTO*, <http://www.ecomodernism.org/readings/2015/8/3/conservation-in-the-anthropocene>.

<sup>4</sup> Voir, par exemple, Virginie Maris, « Back to the Holocene: A Conceptual, and Possibly Practical, Return to a Nature Not Intended for Humans », in *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis: Rethinking Modernity in a New Epoch*, éd. par Clive Hamilton, François Gemenne, et Christophe Bonneuil (Routledge, 2015).

<sup>5</sup> Emma Marris, *The Rambunctious Garden: Saving Nature in a Post-Wild World*, Reprint edition (Bloomsbury USA, 2013).

<sup>6</sup> C. Josh Donlan et al., « Pleistocene rewilding: an optimistic agenda for twenty-first century conservation », *The American Naturalist* 168, no 5 (2006): 660–681.

<sup>7</sup> Annik Schnitzler-Lenoble et Jean-Claude Génot, *La France des friches : de la ruralité à la féralité* (Versailles: Quae, 2012).

<sup>8</sup> Marris, *The Rambunctious Garden*.

<sup>9</sup> Jamie Lorimer, *Wildlife in the Anthropocene: Conservation After Nature* (University of Minnesota Press, 2015).

<sup>10</sup> Ben Ridder, « An Exploration of the Value of Naturalness and Wild Nature », *Journal of Agricultural and Environmental Ethics* 20, no 2 (1 avril 2007): 195-213.

<sup>11</sup> « A Working Definition of European Wilderness and Wild Areas », <http://wilderness-society.org/wp-content/uploads/2014/02/116693719-Definition-of-Wilderness-in-Europe-Draft.pdf>.

<sup>12</sup> Baptiste Morizot, *Les Diplomates, Cohabiter avec les loups sur une nouvelle carte du vivant* (Wildproject Editions, 2016).

Lu  
pour vous

## → Rewilding European Landscapes

Henrique M. Pereira, Laetitia M. Navarro, 2015, Springer Open. 227 pages.

Cet ouvrage scientifique est une synthèse théorique et pratique de l'ensauvagement ou retour du sauvage (Rewilding) en Europe. Les auteurs définissent l'ensauvagement comme une gestion passive de la succession écologique avec pour but de restaurer les processus naturels et de réduire le contrôle de l'homme sur les paysages. L'enjeu est de taille car selon les auteurs d'ici 2030, 20 millions d'hectare de zones agricoles vont être abandonnées en Europe, soit deux fois la taille du Portugal. L'ouvrage aborde de nombreux thèmes répartis en chapitre indépendant traités par divers auteurs parmi lesquels :

- les aspects théoriques de l'ensauvagement.
- la wilderness et la manière d'en faire la cartographie.
- les conséquences écologiques de l'ensauvagement
- un excellent bilan du retour naturel des grands prédateurs en Europe signé par des spécialistes comme Boitani et Linell.
- les rapaces nécrophages, qui prennent une place importante dans les chaînes trophiques avec le retour des ongulés sauvages.
- un sujet peu abordé dans le contexte de l'ensauvagement,

à savoir les lépidoptères diurnes et nocturnes. Il est à noter que pour ces groupes taxonomiques, la plus forte diversité spécifique est obtenue dans les paysages dominés par les forêts comparés à ceux où les buissons et les prairies sont majoritaires et cela à toute échelle spatiale. Ce résultat ne sera pas pour déplaire aux défenseurs des forêts sauvages !

- la reforestation des sols agricoles dégradés à partir d'îlots plantés, ah gestion quand tu nous tiens...
- deux phénomènes écologiques qui ont façonné les paysages pré-néolithiques : le feu et les herbivores.
- des expériences d'ensauvagement comme celles de l'ouest de la péninsule ibérique entre Portugal et Espagne, des montagnes du Velebit en Croatie, des Carpates de l'est en Slovaquie et Pologne, du sud des Carpates (dernier grand bastion de nature sauvage d'Europe centrale) et du delta du Danube en Roumanie.
- les aspects de formation des futurs spécialistes de l'ensauvagement ainsi que ceux concernant les politiques de conservation à mettre en œuvre en Europe pour prendre en compte cet enjeu très important pour le maintien de la nature sauvage.

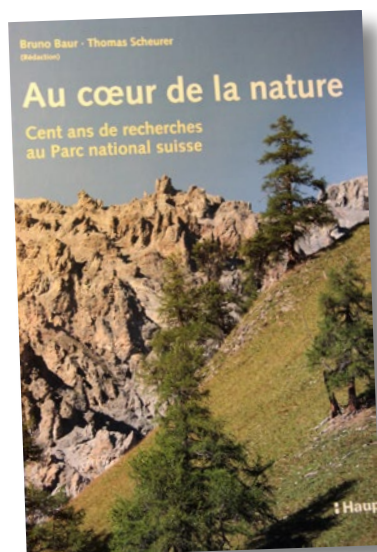
Jean-Claude Génot



## → Au cœur de la nature

### Cent ans de recherches au parc national suisse

Bruni Baur et Thomas Scheurer, 2015, Editions Haupt, 397 pages.



La Suisse mérite amplement d'être citée en matière de naturalité, malgré l'omniprésence de ses paysages montagnards façonnés par l'homme. Elle doit cela à l'existence d'un des premiers parcs nationaux d'Europe, créée en 1914 le jour de la fête nationale suisse. Il s'agit du parc national suisse situé dans la vallée de la Haute Engadine, à l'est du pays en limite avec l'Italie. Ce parc a été dédié à la protection stricte, à la recherche scientifique et au tourisme respectueux de la nature. Cette protection stricte a été confirmée par la loi fédé-

rale du 19 décembre 1980 qui rappelle que le parc national suisse est une réserve «où la nature est soustraite à toutes les interventions de l'homme et où, en particulier, l'ensemble de la faune et de la flore est laissé à son évolution naturelle. Seules sont autorisées les interventions directement utiles à la conservation du parc. Le Parc national est accessible au public dans les limites fixées par le règlement du parc. Il est l'objet d'une recherche scientifique continue ». En ce qui concerne les éventuelles interventions, il s'agit principalement de la prévention des incendies et de la protection de la route qui traverse le parc. Le parc couvre 17 300 ha et possède 31% de forêts, 17% de pelouses et 51% de sols bruts. Il s'étend de 1380 à 3 173 m d'altitude. La protection stricte s'applique également aux chercheurs dont les travaux doivent perturber le moins possible la nature. Cette nature en libre évolution depuis un siècle est très riche d'enseignements. C'est l'objet de l'excellent ouvrage publié en 2015 qui fait le bilan de cent ans de recherches dans ce milieu montagnard en libre évolution. Ainsi contre toute attente, les pâturages subalpins n'ont pas été colonisés par la forêt malgré l'arrêt de l'agriculture. Ils sont exploités de façon intensive par les cerfs dont l'abrutissement permanent transforme la végétation de grande taille en herbe rase. Le dense système racinaire des herbes rases empêche l'implantation du pin de montagne. De plus, de nombreuses graines vivantes se retrouvent dans les déjections des cerfs qui sont susceptibles de germer et que les cerfs peuvent propager sur de grandes

distances. Mais les cerfs ne sont pas les seuls responsables de ce maintien des pâturages. Les fourmis à tête étroite ont également façonné les pâturages en disséminant les graines de façon plus discrète. Les fourmis stockent les graines dans leurs nids, avec une densité environ quinze fois supérieure à celle mesurée dans le même volume de sol. Des millions de graines sont ainsi à l'abri de leurs prédateurs et ont une plus forte probabilité de germer que dans la couverture végétale dense située à l'extérieur de la zone d'influence des nids. Le cerf herbivore de grande taille et la fourmi à tête étroite omnivore de petite taille que tout différencie ont donc le même impact sur la végétation. Mais le cerf dissémine les graines d'herbacées tandis que les fourmis dispersent les graines des graminoides. Cerfs et fourmis ont une répartition spatiale différente tandis que les marmottes fréquentent les mêmes zones que les cerfs mais évitent les secteurs à forte densité de fourmis. Malgré cet abrutissement et cet effet conjugué des divers herbivores pour ensemençer la prairie en permanence, les chercheurs considèrent que le processus de reboisement est inéluctable mais qu'il s'effectuera sur plusieurs siècles. Les travaux scientifiques menés dans le Parc national suisse montrent le très grand intérêt de la libre évolution et mettent en évidence des processus écologiques riches d'enseignement pour la gestion des territoires dominés par l'homme.

Jean-Claude Génot

À ne pas rater !

## → Les sons du sauvage

L'américain Bernie Krause est bio-acousticien, spécialiste de l'écologie des paysages sonores. Par le biais de son association Wild Sanctuary, il a enregistré les paysages sonores de plusieurs milliers de milieux naturels différents. Ayant commencé dans les années soixante-dix, il peut comparer les sons de ces paysages de l'époque qu'il qualifie de biophonies avec ceux d'aujourd'hui envahis par la cacophonie humaine.



Site Internet : [www.wildsanctuary.com](http://www.wildsanctuary.com)

Voir aussi son livre *Chansons animales et cacophonie humaine* paru en 2016 chez Acte Sud



D.R.

Le bêtisier

## → Des excuses...

Dans le numéro 16 de Naturalité, le bêtisier laissait entendre que le plan de gestion 2015-2019 de la réserve naturelle nationale des Sagnes de la Godivelle (Massif Central) prévoyait pour les forêts du bassin versant de ces milieux tourbeux de remplacer les épicéas par du douglas et du mélèze dans le cadre du changement climatique. Or il n'en est rien, cette pratique n'est envisagée qu'en dehors de la réserve naturelle, ce qui n'exclut aucunement la critique de ce type de projet même en dehors d'une aire protégée. La rédaction de Naturalité présente donc ses excuses au gestionnaire de cette réserve naturelle dont on espère qu'il appliquera le principe de libre évolution sur la totalité de la surface de la dite réserve.



← Lutter contre l'effet de serre en y contribuant, c'est le serpent qui se mord la queue !

© J.C. Génot

## FORÊTS SAUVAGES

Fonds pour la naturalité des écosystèmes

### Notre objectif

Redonner aux écosystèmes naturels toutes leurs potentialités. La forêt libre et sans entretien apporte gratuitement des bienfaits inestimables à l'humanité :

- limitation de l'effet de serre ;
- régulation du cycle de l'eau ;
- épuration de l'eau et de l'air ;
- formation de sols ;
- diminution de l'érosion ;
- riche biodiversité ;
- lieux de ressourcement et d'inspiration artistique...

### Nos actions

Afin de permettre la préservation des écosystèmes à fonctionnement naturel, nous nous engageons à :

- promouvoir la naturalité à tous les niveaux ;
- éditer un périodique trimestriel diffusé par voie électronique, *Naturalité*, la lettre de Forêts Sauvages ;
- protéger de façon intégrale des surfaces forestières conséquentes par la maîtrise foncière...



© C. Faubing

## Faites un geste pour les forêts sauvages : Offrez quelques mètres carrés de naturalité !

Faites un don à *Forêts Sauvages*, et nous nous engageons à reverser l'intégralité des sommes reçues pour l'acquisition de forêts et de milieux naturels à fort potentiel de naturalité. Ainsi acquises, ces surfaces auront la meilleure des protections qui soit : la maîtrise foncière pour une libre expression de la nature.

Première « réserve » de *Forêts Sauvages*, la forêt du Bruchet (Haute-Loire), qui n'a pas connu d'exploitation depuis plus de 60 ans, poursuivra en toute sérénité son évolution spontanée. Cette acquisition a été possible grâce à la générosité de son ancienne propriétaire et d'un partenariat avec la Société Nationale de la Protection de la Nature.

*Forêts Sauvages* travaille actuellement à l'achat de forêts aux diversités biologiques remarquables. Et dont seule la maîtrise foncière pourra permettre la pérennité.

## Nous avons besoin de vous !

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre contribution.

Il vous permettra de bénéficier d'une exonération fiscale de 66% du montant de votre don.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Commune : .....

Adresse mel : .....

Je fais un don de ..... € à **FORÊTS SAUVAGES** afin de permettre à celle-ci, l'acquisition de forêts ou milieux naturels qui seront laissés en libre évolution.

Date : ..... Signature : .....

Bulletin à adresser à : Forêts Sauvages, 4 rue André Laplace. 43000 Le Puy-en-Velay.

